



LES ALPES SONT-ELLES SUR LE BON CHEMIN ?

De Chamonix aux Aravis, du Beaufortain à la haute Tarentaise, après un petit tour en Suisse et en Italie... le géographe Martin Vanier a arpenté les Alpes pour tenter d'en apprendre un peu plus d'elles.

TEXTES : MARTIN VANIER ILLUSTRATIONS : CHRISTOPHE MERLIN

Des grandes et des hautes routes des Alpes, sur asphalte ou hors sentiers, des enchaînements audacieux, voire héroïques – on se souvient des soixante-quatre « 4 000 » de Patrick Berhault ou de sa grande traversée des Alpes de 167 jours –, des tours, voyages et autres parcours mythiques, à pied, à cheval, à vélo, il en existe des centaines dans les Alpes.

Et c'est précisément une des missions d'*Alpes Magazine* que d'en rendre compte pour tous depuis trente ans. Mon tour à moi, je l'avoue, je l'ai fait en voiture, en quatre petits jours. Une idée de la rédaction : m'envoyer sur la route pour balader mes questions, au hasard des rencontres, haltes et hébergements. Vraiment rien de sportif, mais un joli panel alpin : Le Grand-Bornand, Chamonix, Arêches-Beaufort,

Bourg-Saint-Maurice, Aoste, Champex-Lac, retour par Martigny. Trois pays, un grand massif et ses alentours (Mont-Blanc, Bornes-Aravis, Beaufortain, haute Tarentaise), cinq cols (la Colombière, le Cornet de Roselend, le Petit puis le Grand-Saint-Bernard, la Forclaz), et autant de vals (Arve, Arly, Aoste, Entremont, Ferret).

Un adage antique veut qu'il n'y ait de bon chemin que pour celui qui sait où



il veut aller. Mais est-il si évident que le but fait toujours le chemin? Mon but à moi : cheminer dans les Alpes sans but particulier, pour tenter d'en apprendre un peu plus d'elles, tout simplement. Le cheminement une fois décidé, au gré des possibilités d'accueil en cette dernière semaine de juin 2019, l'idée que les Alpes cheminent elles aussi – autrement dit, avancent, évoluent, changent – s'est imposée comme orientation de voyage. Et avec elle, la notion de « bon chemin » les concernant.

En montagne, le bon chemin n'est pas une métaphore. Il est l'objet d'une vigilance permanente. C'est même par sa quête qu'on reconnaît un vrai montagnard, en toute saison et sur tout terrain. Pourtant, dès qu'il s'agit de faire sa trace, chacun a pu constater que le bon chemin n'est pas le même pour tous, même lorsque le but est commun.

Il y a des bons chemins qui ne mènent nulle part en particulier, sinon pour en croiser d'autres : bons parce que joliment dessinés, sans à-coups, charmants par leurs

abords, pittoresques ou panoramiques. Tandis qu'à l'inverse, certains bons chemins qui paraissent devoir s'imposer finissent en bourbiers sur un chantier sylvicole, ou vous égarent sournoisement. Le bon chemin, ce n'est pas une petite affaire... c'est le sujet n° 1 des soirs de refuge et la base éditoriale de décennies de topoguides.

Les Alpes sont-elles sur le bon chemin? Quelles Alpes, sur quel chemin? Qualifié de bon pour et par qui? En voilà des questions pour un soir de refuge – ou plusieurs! Heureusement, il n'existe pas de topoguide du devenir alpin.

Le chemin des Alpes, il s'invente partout à la fois. Rémy et ses parents, Anna et son mari, Pierre et sa fille Perrine, Olivier, Ludovic le Messin, Antoine le Jurassien, et quelques autres, anonymes, bergers roumains et marocains, trailer-trader anglo-genevois, saisonniers polonais, héritiers de la quatrième génération, « pièces rapportées », ou nouveaux entrepreneurs venus de loin pour fonder peut-être de futures prospérités : tous,

rencontrés durant ces quatre jours, m'ont semblé avoir la conscience aiguë d'être en chemin dans les Alpes, grâce à elles, à travers elles par eux transformées. En ordre dispersé, sans doute... pas tous sur les mêmes modèles de réussite, tant s'en faut... pas tous au même moment de leur trajectoire, bien sûr... pas tous dans les mêmes Alpes en fait. Mais tous sur la base de quelques fondamentaux communs dont on peut essayer de rendre compte.

HÉRITER, TRANSMETTRE

Premier point commun : il est rare d'entendre une histoire alpine qui ne soit pas une histoire de famille. Il y a, certes, des parcours personnels, des trajectoires individuelles, des aventures solitaires, mais le plus souvent, ce qui lie aux Alpes, c'est un destin multigénérationnel, qu'on en soit l'héritier ou qu'on le promette à sa descendance. Projet professionnel et projet familial sont ici intimement ■■■

■■■ liés dans la durée. Plus qu'ailleurs, en ville ou en plaine? Davantage aujourd'hui qu'hier? Il faudrait une grande enquête pour le dire et, en son absence, éviter de faire des Alpes l'écrin parfait des valeurs familiales. Je ne fais ici que relater un peu de la vie de ceux qui m'ont accueilli, et toujours se sont situés dans un récit familial.

Jour 1 : l'héritier de quelques granges au pied des combes des Aravis, que la famille transforme patiemment en capital touristique capable de faire vivre les enfants à leur tour. Jour 2 : l'alpiniste chef cuisinier et sa fille, 4^e et 5^e générations d'une hôtellerie haut de gamme née d'une simple halte-poste à l'entrée de Chamonix et désormais restaurant bi-étoilé. Jour 3 : le jeune couple et leurs deux enfants, gardiens de refuge qui entendent bien rester au village (Arêches) en y combinant les activités hivernales et estivales. Jour 4 : le gars du Jura, qui épouse la fille de l'hôtelier valaisan, pour sauver l'affaire et la transmettre aux enfants, lesquels font un peu d'immobilier, un peu de boîte de nuit, un peu d'investissements de-ci de-là, et échappent ainsi aux Genevois ou aux Zurichois en quête de grosses affaires, comme à « ces Anglais qui ont racheté Chamonix » (me dit-il).

Les Alpes sont une vaste saga hôtelière au sens le plus large, incluant le vénérable hospice du Grand-Saint-Bernard. Commencée à la fin du XIX^e siècle, elle se poursuit, monte en gamme et se réinvente par d'autres offres et d'autres métiers, surtout ceux du loisir, du sport et du bien-être.

Certes, ceux que j'ai eu le plaisir de croiser sont ceux qui sont restés et ont réussi, d'où ce constat du poids de l'héritage et de la transmission. Beaucoup d'autres sont partis, pour lesquels mes remarques ne tiennent pas. Confirmation que, pour vivre là-haut, il faut le sens de la longue durée, la patience des investissements dont on ne verra pas toujours le bénéfice soi-même,

Les bons chemins s'apprécient d'un pas mesuré où chaque appui compte.

et beaucoup de travail – d'autant mieux supporté sans doute que le cadre de vie est hautement revendiqué. Comme si le temps de réalisation des personnes s'ajustait à un temps de réalisation plus lent, plus ample, propre à la montagne, sa nature, ses rythmes. Les bons chemins s'apprécient d'un pas mesuré où chaque appui compte. Quant à ceux qui partent, ils ne s'éloignent plus des Alpes de la même façon. Jadis, on les quittait irrémédiablement, et l'argent gagné était envoyé parfois de très loin à ceux qui y demeuraient. Naguère, on les délaissait pour la vie active, mais on y revenait autant que possible aux vieux jours, y compris pour la dernière demeure. Désormais, les rejetons de celles et ceux qui m'ont accueilli ne perdent jamais bien longtemps le lien avec leur base alpine. Les études puis l'emploi peuvent les en faire descendre chaque semaine, chaque mois ou chaque saison. En réalité, les conditions contemporaines de la mobilité en font de remarquables bi-résidents, un pied en haut, un pied en bas, qui combinent les intérêts de la ville et ceux de la montagne. L'éloignement ne pèse plus aussi lourd dans des Alpes ouvertes par toutes leurs vallées et tous leurs cols.

S'ANCRER POUR MIEUX SE MONDIALISER

Deuxième point commun, donc : le bon chemin des uns et des autres est le plus souvent une large circulation par laquelle on est d'autant plus attaché à son coin d'alpe qu'on va voir souvent ailleurs ou qu'on en vient. La condition de l'alpe, c'est d'être lié à un « en bas », et il en a finalement toujours été ainsi. Parfois, « l'en bas » reste proche. Pour vivre à Arêches, il

faut accepter d'aller travailler à Albertville. Parfois, il est très très lointain : c'est le monde qui s'en vient par le chemin des Alpes, les uns pour y trouver du travail, les autres pour s'en évader à travers leurs pratiques récréatives et leurs exploits sportifs. Se croisent alors, un soir de refuge, le natif d'Arêches pour qui Beaufort est déjà un ailleurs, la native d'Annecy en fin d'études à Clermont-Ferrand qui n'est jamais allée à Chamonix et découvre le Beaufortain à 30 ans, l'Anglais mordu d'efforts extrêmes qui gagne sa vie à Genève et la dépense sur l'inépuisable terrain de jeu haut-savoyard, et le berger marocain dont les collègues saluent l'âpreté au travail.

Les Alpes sont probablement le massif de montagnes le plus mondialisé qui soit. Et, contrairement à ce qu'on dit le plus souvent de la mondialisation, cette ouverture et cette exposition sont de formidables moteurs d'affirmation de soi, de construction d'identité et d'ancrage. Quoi de plus florissant actuellement dans les Alpes que le commerce du vieux bois, reprise de vieilles charpentes, démontage et remontage de tout ce qui conserve une trace de l'ancien travail du bois dans les bâtiments ? À Chamonix, mon hôte a ramené des bois de Manigod, du Grand-Bornand, du Beaufortain, du Valais, de la vallée d'Aoste, pour assembler la vieille maison idéale, pièce muséale du patrimoine alpin. Ainsi se fabrique « l'alpinité » de la plus mondialisée des places alpines, Chamonix.

Mais après tout... le splendide clocher de Saint-Gervais, qui date de 1474, remanié en 1612 lorsque la nouvelle église l'englobe, puis coiffé de sa nouvelle flèche à bulbe écrasé au temps de la Restauration sarde en 1812, qu'est-il donc, ce sommet de patrimoine ? Un montage disparate ■■■

Bourg St Maurice

Gol
de la Rosière

Gol
du Petit St Bernard

Aoste

Gol
du Grand St Bernard



■ ■ ■ de près de quatre siècles, où chaque apport est venu bousculer l'esthétique antérieure... Depuis longtemps, le monde s'invite dans les Alpes et y stimule cette authenticité qu'on appelle l'identité alpine. J'y pense sur ce pont d'Europe qu'est le Grand-Saint-Bernard, que j'emprunte pour la première fois. Les grands cols alpins sont des ports internationaux, sans marin ni container, mais pleins du transit de basculement, ce moment où chacun se sent un peu en maîtrise du monde, puisque conscient de passer d'une de ses

La surexposition que les Alpes vivent, là où les touristes sont plus nombreux que les bêtes en pâture, a parfois ouvert un chemin exigeant pour proposer le meilleur.

fractions à une autre. S'arrêter, se placer devant le panneau qui l'atteste, et prendre le selfie qui immortalise l'expérience – « instagrammise » serait plus juste.

Les Alpes motorisées se pratiquent en bandes: bandes de motards, de Vespa, de 2 CV, de décapotables, de Porsche, bandes rutilantes et aussi marketées que le paysage qu'elles traversent. Ces Alpes-là se dégustent de halte en halte, mais jamais bien plus loin que 25 mètres autour du parking, et après tout... pourquoi pas? Le monde est mobile, et puisque les Alpes ont quelque chose de vrai à montrer, elles sont un de ces points de passage obligés. C'est d'accord: le spectacle alpin peut tourner à la foire, au factice et à la marchandisation de tout et de n'importe quoi, comme souvent dans les régions

sous haute pression touristique. Sur mes quatre jours, il y a bien eu quelques moments de consternation devant le consumérisme pseudo-alpin. Mais beaucoup d'autres portent à penser que la surexposition que les Alpes vivent, là où les touristes sont plus nombreux que les bêtes en pâture, a parfois ouvert un chemin exigeant pour proposer le meilleur.

Les Aravis, par exemple. La prospérité y est évidente. Les géraniums frappent fort – un peu trop peut-être – et la culture de l'héritage est manifeste. Au Grand-Bornand, à 40 minutes de Genève, le marché immobilier a quelque raison de viser la qualité patrimoniale. L'équilibre délicat entre ancrage et mondialisation qui la stimule semble maintenu. Ailleurs, c'est sans doute moins vrai. À Sainte-



Foy-Tarentaise, ce sont les Néerlandais qui font monter les prix, aux Arcs les Belges, à Bourg-Saint-Maurice les Anglais. Ludovic, vendeur et loueur de chaussures de montagne et de ski, s'y occupe des pieds de toute la haute Tarentaise, après avoir été électricien en station. Il a trouvé sa place, y a installé sa famille et ne regrette pas sa Lorraine. Le bon chemin ne fait pas de doute pour ce spécialiste de la voûte plantaire... il me vend une paire de semelles miracles pour que je le sente mieux moi aussi.

INVENTER UNE SUITE

Mais le troisième point commun à tous mes interlocuteurs, c'est tout de même l'incertitude, voire l'inquiétude. Jusqu'à quand tout cela va-t-il durer? Il faut dire qu'avec 31 °C à 19 heures au Plan de la Lai (1 818 m), dans le Beaufortain, la discussion générale ne peut porter que sur l'anormalité de la situation. D'autres canicules suivront tout l'été et, n'en doutons pas, les années et décennies à venir. La montagne fond, de toutes

ses glaces et de toutes ses roches, qui s'écroulent par pans entiers. Qu'advient-il si le glacier des Bossons venait à riper sur sa base réchauffée et plongeait d'un bloc dans la vallée? Comment pérenniser une économie fondée avant tout sur le tourisme lorsque la montagne devient dangereuse, inabordable, inhospitalière, là où l'on a pris l'habitude de la magnifier? Un drame environnemental serait-il en train de se nouer?

À Chamonix, je retrouve la rumeur permanente de la ville, y compris la nuit, moi le Parisien qui la connais bien... et je m'interroge : qu'a-t-on produit ici en cinquante ans qui puisse correspondre demain encore aux exigences et contraintes qui s'en viennent? Pierre, mon prestigieux interlocuteur, veut y croire encore : « La montagne est un luxe. » Adossé à des générations de Chamoniards, il goûte ce luxe chaque jour et repousse d'autant

le temps de l'inquiétude. La flambée de Airbnb et des résidences secondaires le perturbe davantage que le réchauffement climatique, dont il doute des raisons anthropiques, celles qui remettraient en cause des choix fondamentaux. Et pourtant...

Plus loin sur la route, en redescendant du Petit puis du Grand-Saint-Bernard, il y a d'autres raisons de réfléchir aux erreurs d'antan, pour mieux accepter de regarder en face celles d'aujourd'hui. C'est la condition pour rester sur le bon chemin. Car le chemin ici, ce sont d'abord de longs tunnels, quasi continus de Courmayeur à Aoste, soit une bonne trentaine de kilomètres, puis dans le haut du val d'Entremont en direction du Valais. Entre Mont-Blanc et Grand Combin, on dirait que les ingénieurs routiers se sont évertués à mettre le grandiose alpin à l'abri des regards. La modernité ■■■



Le bon chemin est celui qui nous laisse le temps, tout en avançant, de réfléchir à ce que nous sommes tous ensemble en train de faire des Alpes, comme à ce qu'elles font de nous.

■ ■ ■ a frappé durement la plupart des villages côté Valais – Liddes, Orsières, Sembrancher –, à la différence de ceux du versant italien – Palleusieux, Verrand, Courmayeur –, et laissé derrière elle la laideur de ces encadrements en béton, de ces huisseries en plastique et ces vérandas en aluminium. Il y a donc des Alpes moins « instagrammables » que d'autres, selon le moteur économique qui les a saisies. Quel sera celui des décennies à venir ? Même si le but n'est manifestement pas le même d'un fragment d'alpe à un autre – et c'est tant mieux pour les Alpes dans leur ensemble –, la question du bon chemin est bel et bien à nouveau posée. Dans le Pays du Saint-Bernard, dans les villages du val d'Entremont, la perspective de la fusion des communes est débattue, me dit Antoine. C'est dire ! Le temps des clans familiaux est encore vif, mais la lucidité semble venir que, face aux difficultés qui s'annoncent à l'horizon du changement climatique, ce temps des microrivalités n'est plus de saison. Pour partager la prospérité, passe encore, mais pour muter et inventer une suite, non.

Le sentiment d'appartenance à l'espace Mont-Blanc est réel. Méfiant à l'égard de ces artefacts territoriaux dont je connais trop bien les ficelles de fabrication, j'entends les raisons énoncées de se projeter dans un destin commun aux trois versants : le TMB – et avant lui la haute route ; Chamonix, dont le cosmopolitisme fascine quoi qu'on en dise ; les tournois de hockey sur glace contre Aoste et Martigny, et bien d'autres pratiques sportives communes ; les liens familiaux (et revoilà les sujets précédents).

Alors, ce « bon chemin » ? Pierre – encore lui ! mais son accueil fut des plus attentifs et sa conversation sincère – me fait part de ses réflexions face à l'arrivée à Chamonix d'un hôtel de la marque La Folie douce (250 chambres, 3 restaurants, un nightclub, une piscine-spa, etc.), à la place de l'ancien Club Med, dans l'historique hôtel Savoy : « Les gens veulent la fête. Nous – sous-entendu les locaux – nous ne savons pas vendre la fête. Eux savent. » Chamonix façon Ibiza ?

MILLE CHEMINS

Dans la chambre retenue à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, un proverbe mongol propose l'aphorisme suivant : « Pour bâtir haut il faut creuser profond. » L'erreur de la modernité aura été d'avoir pris la proposition au pied de la lettre, à coups de tunnels, de parkings en sous-sols et d'immeubles de grande hauteur dans les

sites d'altitude les plus audacieux. La Folie douce revendique aujourd'hui d'avoir creusé profond le concept d'hôtellerie. Le proverbe a-t-il été mieux compris ? Est-ce ainsi que les Alpes se réinventent ? Où se vérifie qu'il ne suffit pas de savoir où l'on désire aller pour que le chemin soit forcément bon.

Mon chemin à moi m'a ramené au point de départ, Chamonix donc. Pas tout à fait avec les mêmes questions cependant. Il faut mille chemins pour faire une montagne digne de ce nom. La diversité de ceux que j'ai croisés n'est pas le problème. Ma conviction personnelle est que certains de ces chemins sont trop sélectifs, trop raides en un sens, et qu'ils ne conviendront pas longtemps. En ce sens, ils ne sont pas les bons. L'accélération du remplacement par d'autres chemins, pour d'autres tentatives, fatigue ceux qu'elle embarque et, d'une certaine façon, fatigue les Alpes dans leur ensemble. D'autres chemins au contraire sont moins directs, plus laborieux, plus patients, ou se font en avançant, ce qui est un gage de pérennité. Les changements les plus durables ne sont pas toujours les plus brutaux. Mais l'irréversibilité de ces derniers interroge.

Le bon chemin est celui qui nous laisse le temps, tout en avançant, de penser et de réfléchir à ce que nous sommes tous ensemble en train de faire des Alpes, comme à ce qu'elles font de nous. ■ ■ ■

